Jean Rouaud

Comment gagner sa vie honnêtement

La vie poétique, I

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Jean Rouaud

Comment gagner sa vie honnêtement

La vie poétique, 1

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Jean Rouaud a obtenu le prix Goncourt pour son roman *Les champs d'honneur*. Il a notamment publié, aux Éditions Gallimard, dans la collection Blanche, *La désincarnation* (Folio n° 3769), *L'invention de l'auteur* (Folio n° 4241), *L'imitation du bonheur* (Folio n° 4590), *Préhistoires* (Folio 2 € n° 5354), *La fiancée juive*, *La femme promise* (Folio n° 5056), *Comment gagner sa vie honnêtement* (Folio n° 5497) et *Une façon de chanter*.

Extrait de la publication

« Sur la question de savoir comment gagner sa vie honnêtement, on n'a presque rien écrit qui puisse retenir l'attention. » J'avais noté la réflexion de Thoreau dans un petit répertoire téléphonique rouge tenant dans la paume d'une main, où je collectais pêle-mêle les noms de personnes, peu nombreuses au vrai, qui ne me disent plus grand-chose aujourd'hui, sur lesquelles j'essaie vainement de coller un visage, mais qui peuvent-elles bien être ? à quelle occasion avais-je trouvé utile de solliciter leurs coordonnées ? et d'autres, beaucoup plus connues, auxquelles je n'ai jamais fait faux bond, quand, d'ordinaire, c'est moi qui ne fais pas montre d'une fidélité exemplaire. Et cette permanence du sentiment est liée essentiellement à la notoriété de celles-ci, ce qui pourrait faire de moi un adepte du name-dropping, mais pas au sens où on l'entend couramment, de ces convives qui prennent un vif plaisir à semer tout au long du repas la liste glorieuse de leurs relations. J'étais bien trop pauvre pour m'approcher des lumières du monde, bien trop démuni, et d'ailleurs je n'en éprouvais aucun désir, ces fumerolles alimentées

Extrait de la publication

par des émanations éphémères ne m'éclairaient pas, n'étaient d'aucun secours à ma désolation.

Non, en fait, ceux-là, consignés dans mon carnet rouge, je les annexais d'autorité, sans leur demander leur avis. Alors que je n'étais rien, je profitai de mon extrême solitude pour dialoguer avec eux et leur demander conseil et soutien. Et en dépit de leur immense renommée, jamais ils n'ont failli. Ils ont toujours répondu présents. Ils constituent encore aujourd'hui les éléments inamovibles de ma garde rapprochée.

Ainsi à la lettre C, au milieu de quelques adresses auxquelles je ne me suis jamais rendu — mais qu'est-ce que j'aurais bien été faire à V. —, on trouve Chateaubriand (François-René) (vicomte de) Saint-Malo 1768 - Paris 1848. Pas de téléphone, en vis-à-vis, bien sûr, mais il me suffisait de lire la date de sa mort pour entendre le vieil écrivain alité, le corps tordu par l'arthrose et les rhumatismes, réagissant aux coups de canon de la révolution de 1848 qui avaient percé sa surdité, et lâchant dans un dernier souffle : C'est bien fait, à l'attention du monarque exécré qui avait trahi la cause des Bourbons en écartant du trône le souverain légitime, le petit comte de Chambord, baptisé avec l'eau du Jourdain, rapportée dans une fiole par ce même Chateaubriand au retour de son périple à Jérusalem, lequel, vexé peut-être que son eau précieuse n'ait pas fait de miracle, savourait à sa dernière heure, comme un plat froid, ce nouveau revirement de l'histoire qu'il ponctuait par ce mot à double fond. Bien fait pour l'usurpateur, mais aussi, ça qui a été ma vie, ç'a été bien fait. Maintenant que

Extrait de la publication

je peux y jeter un coup d'œil terminal, oui, c'est bien fait.

Il était mon tuteur, mon repère et ma force. J'avais pris l'habitude de lire par-dessus son épaule dans le moment même où il rédigeait ses Mémoires, ce qui me rendait témoin de ses emportements, de ses hésitations, de ses envolées, de ses dissimulations, de ses emphases, de ses repentirs. Je le voyais se réjouir d'une longue période, d'une métaphore comme ce « vice appuyé sur le bras du crime », à laquelle il ne voulait pas renoncer bien qu'elle lui compliquât la relation de l'événement, cette simple vision de Fouché aidant Talleyrand à traverser un salon pour rejoindre Louis XVIII, à Gand, car il peinait souvent dans le récit, lequel ne lui est pas naturel, dont il se tire souvent en passant au présent du verbe destiné à le rendre plus vivant, mais il ne tient pas longtemps, et bien vite il s'en échappe en plaçant un rappel historique, ou un commentaire désabusé, avant de reprendre l'imparfait de la hauteur. Je connaissais ses amours, ses mensonges, ses foucades, son ingénuité aussi, quand tout en marchant il laissait glisser sa canne contre les barreaux d'une grille pour les faire sonner, ou quand isolé dans un relais de poste il adoptait un petit chat plein de puces qu'il gardait sur ses genoux tandis qu'il écrivait. J'avais même recueilli le témoignage d'une vieille sœur en 1906 ou 1907, peu après la séparation de l'Église et de l'État, qui expulsée de son couvent de l'Abbaye-aux-Bois se souvenait très bien, alors qu'elle était une jeune novice, de ce vieil homme arthritique, grimpant péniblement les marches du petit escalier menant à la chambre de la

Extrait de la publication

toujours divine Juliette, laquelle, aveugle à présent, ne cessait de le regarder avec les yeux de l'amour tandis qu'il lisait ses pages somptueuses devant un parterre choisi de jeunes gens, dont cet Alphonse de Lamartine, qu'à peine sorti de la chambre il traitait, en réponse aux propos flagorneurs du jeune prince romantique, de grand dadais. Juliette qu'il demanda en mariage après la mort de sa femme, et qui refusa. Ne changeons rien, dit-elle.

On trouve aussi Chardin (Jean-Baptiste Siméon) Paris 1699 - Paris 1779. Il vivait à une adresse que je n'avais pas besoin de noter pour la retenir. J'allais le visiter régulièrement au Louvre, du temps que le musée était gratuit le dimanche, ce qui allait bien avec mes moyens, et où je passais un long moment en tête à tête avec la pipe et le saladier débordant de pommes, accrochés dans une petite salle attenante à la grande galerie. Plus tard, profitant d'une tribune que me proposait un magazine, j'ai écrit sur lui afin de témoigner officiellement ma reconnaissance et m'acquitter de ma dette. Je crois me souvenir que je n'étais pas responsable du titre de l'article, mais il n'était cependant pas l'invention d'un secrétaire de rédaction, la phrase était extraite du texte, et elle disait ceci : « Pour les affinités il n'y a pas à chercher loin. Il s'attachait à des sujets tirés du quotidien, aux objets modestes, et il travaillait lentement. Comme moi. C'est comme ça que j'en arrivais à me dire qu'au fond Chardin était un type dans mon genre. » D'où le titre choisi : Chardin, un type dans mon genre. Ce qui n'avait rien de condescendant ou de grivois, ce qui disait simplement cette familiarité que j'avais établie avec lui au cours de ces

longues séances de pause où je glissais ma main dans la sienne pour mieux le suivre dans l'exécution d'un reflet argenté. Mais ce qui, quand j'ouvris le magazine, me fit rougir.

Dans ces années où je progressais laborieusement, ligne à ligne, et où je m'attachais à rendre au plus juste l'esprit de mon enfance, les lieux sans charme de ces campagnes de l'Ouest gorgées de vert et de pluie, l'extrême humilité de ses habitants, leur sens de la parole et leur manque de fantaisie, il me convainquait de ne pas dévier de ma voie quand je trouvais ma palette trop lourde, trop collante, et que je l'aurais volontiers échangée parfois contre un paysage toscan et une famille érudite. Ne t'inquiète pas, me disait Chardin. L'art se moque de ce qui brille. Fais comme moi. Fais la sourde oreille. Rends compte le plus honnêtement, le plus simplement, de ce que tu vois. Et si tu sais voir, ce qui implique de fermer les yeux, tu y verras des beautés qui valent largement celles des beaux quartiers. Tu es sûr, Siméon ? (J'aimais bien l'appeler par son troisième prénom que l'on donne généralement à un petit canard jaune dans les livres d'enfants.) Trouver des beautés à ma vieille tante Marie, confite en dévotion, toute sèche et rabougrie ?

Au XVIIIe siècle on classait les artistes selon l'importance du thème traité. On avait placé au sommet de la hiérarchie les peintres d'histoire, ceux dont le nom ne nous dit quasiment rien aujourd'hui et qui n'avaient pourtant pas leur pareil pour faire tenir dans un rectangle panoramique la prise de V. par le maréchal De Quelque Chose, qu'on apercevait dans un coin du tableau, dressé

Extrait de la publication

sur ses étriers, minuscule et emplumé, suivant à la longue-vue la bonne exécution du massacre des habitants. Suivaient, en redescendant, les peintres de portrait, puis de scènes de genre, et tout en bas, au dernier échelon, on rencontrait les soutiers de l'art, ceux pour qui on avait créé la mention : Talent dans les fruits et les fleurs. Autrement dit, les peintres du dimanche, les bons à rien d'autre qu'à décorer les trumeaux de cheminée. On m'a casé dans cette catégorie, soupirait Chardin, en regardant par-dessous cette espèce de visière d'imprimeur dont il se coiffait, sans doute pour ne pas être aveuglé, mais aveuglé par quoi ? Par sa pauvre chandelle ? Et il ajoutait : Si ça les amuse.

J'avais résisté longtemps avant de gagner à reculons ce classement infamant. Car enfin, talent dans les fruits et les fleurs, est-ce qu'on peut vraiment se faire valoir en peignant son jardin ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux s'intéresser aux hauts faits d'armes du maréchal De Quelque Chose et aux malheurs des habitants de la ville de V. ? Laisse tomber la marche du monde, me soufflait Chardin. Ceux qui pensent aller à sa rencontre commencent par enjamber les mendiants assis devant leur hôtel particulier en se flattant de garder leur compassion intacte pour les martyrs du lointain. Le monde défile à ta porte. Ne sois pas impatient. Assieds-toi et attends. Apprends à habituer tes yeux à la pénombre des vies obscures et tu verras des formes apparaître, des visages s'animer.

La peinture apaisée de Chardin parlait pour lui, et j'étais tout disposé à le croire, mais de là à suivre ses conseils. Les temps avaient changé, on ne s'éclairait

Extrait de la publication

plus à la bougie et on avait inventé plus rapide que le cheval pour se déplacer. Comment lui expliquer que nous étions entrés dans le siècle de la vitesse et du progrès, un peu, vois-tu, comme l'esprit encyclopédique mais en bien plus développé ? Tu n'imagines pas, Siméon, la frénésie qui s'est emparée de nous. On nous force à nous agiter, ça court de tous les côtés. Dans le moment même où la chose est créée on la dit démodée. Notre époque n'est plus disposée du tout à cette patience, à cette lenteur, à cette attention aux choses, à ces personnages d'un autre temps comme ma vieille tante Marie récitant ses rosaires à la chaîne. Comment faire moderne avec ce magasin d'antiquités qu'est mon enfance ? Tu sais ce qu'on demande à un auteur, aujourd'hui, dans ce dernier quart du XXe siècle, pour suivre le tempo du monde et être en phase avec lui ? D'écrire vite, précipité, haché, tout en ellipse et suspension, factuel et concentré. Fini le grand style, les métaphores extravagantes, les envolées lyriques. La phrase doit se réduire à sujet, verbe, et complément en option, si vraiment il n'y a pas moyen de faire autrement. Ce qui donne à la lecture le sentiment d'être dans un embouteillage, de progresser au coup par coup, de s'arrêter à chaque point tous les trois mots, sans jamais pouvoir lancer ses grands chevaux. En fait de vitesse, c'est du moins mon avis, je trouve que ça n'avance pas beaucoup. Mais ils insistent quand même, en bons idéologues qui, quand leur système ne marche pas, décident que c'est justement par manque d'idéologie, qu'il faut en rajouter encore, ce malade finira bien par mourir en bonne santé : enlevez-moi toute cette graisse, disent-ils. Or ce qu'ils appellent la graisse, Siméon, c'est tout ce que

j'aime, les adjectifs soyeux, les adverbes traînants, les contournements alambiqués, les antiphrases perfides, les prolégomènes fuyants, tout ce qui retarde la révélation, ces passes de cape gracieuses qui repoussent l'instant de la mise à mort. Mais la mise à mort, franchement, je préfère laisser ça au maréchal De Quelque Chose.

Affublé d'une forte myopie que je me refusais de corriger pour des raisons esthétiques — mais j'avais bien remarqué que Chardin sur ses autoportraits portait des lunettes, ce qui conduit à privilégier une vision de près —, évoluant dans un brouillard permanent qui accentuait mon retrait du monde, je profitais que la petite salle du Louvre n'avait pas de gardiens, occupés à surveiller la cohue de la grande galerie, pour coller le nez sur les petits tableaux du doux maître. Grâce à quoi je repérais des détails de trois fois rien, comme cette gouttelette de vermillon déposée dans le fourneau de la longue pipe en terre blanche, posée à l'oblique sur le bord d'un coffret ouvert, tapissé à l'intérieur d'un velours bleu pâle. Peu à peu je me rendais, me convainquant qu'il me faudrait en passer par là. Et tant pis pour les mots d'ordre qui me serinaient le contraire. C'est à cette fine pointe rougie, à ce résidu de braise dans la pipe de *La Tabagie*, que j'ai allumé les cigarettes que fume le grand-père des *Champs d'honneur* dans sa 2 CV, laquelle est pour nous, avec son allure d'escargot, une apologie de la lenteur.

Ce qui ne voulait pas dire que je tournais le dos au monde contemporain. Il n'y avait là aucune nostalgie, et de quoi, mon Dieu ? De cette enfance

pluvieuse ? J'attends encore du lendemain qu'il me rende heureux. Si peu nostalgique que, toujours à la lettre C dans le petit carnet rouge où je compilais mes admirations, on tombe sur Cassavetes (John) New York 1929 - Los Angeles 1989. J'étais sorti de *Love Streams*, son film testamentaire, et le premier que je voyais de lui, dans cet état d'apesanteur, de joie et de bouleversement profond que provoque la rencontre non seulement avec l'insoupçonné, mais avec ce quelque chose qui résonne en soi, et attend d'être sollicité. C'est de l'ordre de l'éveil. Tu peux t'extraire de ta cachette, dit une voix, tu n'es plus seul. Quelqu'un t'a reconnu. Un pan du brouillard se lève, on aperçoit un peu mieux la route devant soi. On marche d'un pas plus léger sur le trottoir après la séance. Et même la rugueuse réalité, qui s'y entend pour reprendre le dessus et nous faire redescendre de nos nuages, ne peut étouffer ce sentiment de la révélation. Car c'est un encouragement à aller là où on ne savait pas que l'on pouvait aller, c'est un passeport pour la liberté. Maintenant à toi de jouer, dit la voix.

Et pourtant l'histoire racontée était à des années-lumière de ma Loire-Inférieure natale. À commencer par le lieu, et ce désespérant beau temps de Los Angeles aux avenues bordées de palmiers. Encore qu'il y pleuve aussi. Me revient cette image, reprise dans une revue de cinéma achetée à la mort du réalisateur, et sans doute est-ce pour cela qu'elle s'impose aussi nettement, de Cassavetes encapuchonné à la hâte, s'empressant de mettre au sec dans sa maison toute la caravane d'animaux rapportés par sa sœur — jouée par son épouse dans la

Extrait de la publication

vie, Gena Rowlands —, qui lui a demandé l'hospitalité après une rupture, et qui tente de combler ainsi sa solitude en déversant sur son arche de Noé son trop-plein d'amour. Ce qui nous vaut la vision d'une chèvre dans le salon, dont on se demande un moment si elle n'est pas provoquée par l'abus d'alcool du propriétaire des lieux. Même si d'ordinaire il est plutôt d'usage, pendant une crise de delirium tremens, de voir des lézards et des serpents grimper au mur. Cependant une chèvre sur un canapé, on peut s'inquiéter légitimement de son état. Mais une pluie torrentielle, violente, comme seuls en connaissent les étés perpétuels et les ciels bleus, à faire s'épanouir les fleurs de cactus dans le désert. Sans aucune parenté, ce déluge, avec notre insidieux crachin sous nos ciels anthracite.

Éloigné aussi des gens austères de mon enfance, ce personnage de débauché cynique, centré sur lui-même, ne pensant qu'à son plaisir, capable parfois d'une folle générosité, mais tellement détachée, qu'elle ressortit moins à un élan du cœur qu'au geste négligent de lancer des jetons à pleines mains sur une table de jeu, le même, père occasionnel d'un week-end, n'hésitant pas à laisser son petit garçon de sept ou huit ans, terrifié, seul dans une chambre d'hôtel, pendant que lui va faire sa vie au casino. Or, du jeu, nous ne connaissions que les joueurs de cartes qui se retrouvaient rituellement dans le même café à l'heure de l'apéritif, et aucun d'eux ne se serait jamais aventuré à jeter un centime au milieu de la table. Il y avait bien les parieurs du dimanche, qui faisaient semblant de s'y connaître bruyamment en chevaux après plusieurs verres de

Extrait de la publication

vin avalés debout au comptoir, mais leurs mises étaient modestes et n'allaient pas au-delà de la somme minimale qui leur permettrait de rêver toute la journée à un mirifique tiercé gagnant. Quoique, à bien y réfléchir, la débauche ne nous était pas complètement inconnue. Nous avions aussi nos Cassavetes, ces jeunes gens, soudeurs ou fraiseurs spécialisés, qui, après avoir fait leurs classes aux chantiers navals de Saint-Nazaire, partaient à deux ou trois travailler en Allemagne ou en Suisse, ce qui était synonyme de salaires princiers à l'aune de nos existences, et que selon la rumeur ils dépensaient fastueusement dans les boîtes de nuit de la frontière, roulant dans des voitures de sport entourés de filles et ne dormant pas de tout un week-end avant de reprendre leur travail à la première heure de la semaine, bourreaux de vie, mettant la même énergie à souder qu'à s'amuser. Mais le tribut de ces folles équipées fut lourd. Au moins deux d'entre eux, beaux garçons à leur départ du village, moururent prématurément, le visage violacé et boursouflé par l'alcool dont ils avaient emporté avec eux l'habitude excessive de consommation qui était le propre et la fierté de notre région.

Et puis autre chose pour apporter un bémol à notre prix de vertu : il se disait que la petite épouse chétive d'un artisan de la place faisait des passes derrière la chapelle en contrebas du bourg, que des sortes de rôdeurs la prenaient à la tombée de la nuit contre le mur du chevet. Ce qui est peut-être vrai, bien que difficile à croire. Et plus difficile encore d'imaginer que le plaisir ou l'appât du gain ait pu être au rendez-vous dans ce pauvre corps malingre

Extrait de la publication

de petite fille. Le mari, à la mine triste et au pied déformé, eut-il vent des activités de son épouse, ou faut-il incriminer le maigre chiffre d'affaires de son échoppe ? Le couple quitta le pays pour une destination inconnue. Ainsi ce courant d'amour dont parle Cassavetes traversait aussi nos maisons, comme par-dessous une porte trop courte un air glacé.

Du film proprement dit, il ne me reste que des images éparses. Il m'aurait été facile de le revoir, mais j'ai toujours hésité de crainte de ne pas retrouver l'éblouissement premier. L'occasion s'est présentée une fois, lors d'un passage à la télévision, mais dans une version si atrocement doublée, le beau John parlant français avec une voix de canard — ce qui doit être une méthode très fine de torture à Guantánamo —, qu'on me fournissait le bon prétexte pour abandonner le visionnage quelques secondes après le générique. Parmi ces bribes de souvenir : un long prologue bavard dans une boîte de nuit, une scène onirique où Gena Rowlands qui n'en finit pas de perdre pied danse au bord de la piscine, ou peut-être est-ce même sous l'eau, une partie de bowling avec la même Gena, épanouie, heureuse d'avoir trouvé un amoureux, un camionneur, je crois, dont on peut penser qu'il lui apporte le bonheur d'être encore séduisante dans les yeux d'un homme, Cassavetes payant au petit matin une ou plusieurs prostituées, la longue voiture s'engageant souplement dans un virage en épingle à cheveux conduisant à sa demeure, l'escalier droit et pentu menant à l'étage, cette même maison du réalisateur que l'on reconnaît dans d'autres films, et puis cette séquence où le frère jette rageusement

Extrait de la publication

le volumineux sac de médicaments qu'avale sa sœur en quantité pour lutter contre son mal de vivre — geste que j'ai reproduit piteusement, lors de vacances à Alicante, avec une compagne malheureuse, en ayant clairement le sentiment de rejouer une scène fondatrice. Pendant quelques secondes j'ai été John Cassavetes bravant la médecine et ses charlatans, mais pour un résultat nul qui n'allégea aucune souffrance, redoubla les pleurs, et ne fit qu'enrichir les pharmaciens espagnols aussitôt sollicités pour remplacer les produits perdus.

Et bien sûr, comme Chardin et le fourneau rougeoyant de sa pipe, le cinéaste américain est de l'aventure de ce premier roman, invité clandestin dans un passage sur la résurrection. Mais à moins d'être prévenu, peu de chances de le repérer. À première vue rien qui lui ressemble, même si ses ascendances grecques le rapprochent du berceau évangélique. Pourtant, il est bien là, accompagnant Marie Madeleine, ce matin de la Pâque où elle ne reconnaît pas dans ce jardinier qui ratisse entre les tombes son amour revenu d'entre les morts. Et cet aveuglement, le méconnu aurait pu s'en trouver vexé : Enfin Madeleine, tu ne me remets pas ? Pourquoi fais-tu semblant de m'ignorer ? Ai-je dit ou fait quelque chose qui t'ait contrariée ? Mais il n'en prend pas ombrage, il est bien cet homme paisible qui n'entre dans de furieuses colères qu'au moment de chasser les marchands du temple ou de châtier un pauvre figuier sans fruits. Pour la réveiller de son cauchemar somnambulique il se contente de l'appeler doucement. Mariam, dit-il. Et le texte (pas l'Évangile de saint Jean, le mien,

quelque part dans mes *Champs d'honneur*, et quand je l'écrivais, je pensais qu'on me demanderait ce que venait faire ici Marie-Madeleine au milieu de mes morts, et j'aurais été bien en peine de répondre sinon que j'avais aimé lui faire une place) poursuit : « Et elle, se retournant : "Mon rabbi", ce qui en hébreu signifie mon maître, ce qui pourrait signifier mon homme, mon tout, ma sollicitude, car il est le seul à la mesure de ce flux d'amour, le seul à l'étancher, quand avant Lui tous les hommes entassés dans son lit n'y suffisaient pas. »

Rabbi viendrait plutôt de l'araméen, mais vous avez vu John ? On le reconnaît à ce flux d'amour, en anglais *love streams*. Ce flux d'amour, il est là d'abord pour moi, qui traverse ce paysage endeuillé de mon enfance en habits de pleurs comme d'autres paradent en habits de lumière. Je veux ce même élan, dit ce flux d'amour, je veux cette femme qui me regarde comme le sauveur avant de se jeter à mon cou, je veux l'éblouissement de la rencontre, et au lieu du cinglant *noli me tangere*, par exemple cet aveu, murmuré à l'adresse de la fiancée, s'avançant lumineuse et timide sur un quai de gare : Je tremble, ma chérie.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA DÉSINCARNATION, *essai* (Folio n° 3769).

L'INVENTION DE L'AUTEUR, *roman* (Folio n° 4241).

L'IMITATION DU BONHEUR, *roman* (Folio n° 4590).

PRÉHISTOIRES, *essai* (Folio 2 € n° 5354).

LA FIANCÉE JUIVE.

LA FEMME PROMISE, *roman* (Folio n° 5056).

COMMENT GAGNER SA VIE HONNÊTEMENT, La vie poétique, I (Folio n° 5497).

UNE FAÇON DE CHANTER, La vie poétique, II, *roman*.

Aux Éditions de Minuit

LES CHAMPS D'HONNEUR, *roman*.

DES HOMMES ILLUSTRES, *roman*.

LE MONDE À PEU PRÈS, *roman*.

POUR VOS CADEAUX, *roman*.

SUR LA SCÈNE COMME AU CIEL, *roman*.

LES TRÈS RICHES HEURES, *théâtre*.

Aux Éditions Casterman

LES CHAMPS D'HONNEUR, *dessins de Denis Deprez*.

MOBY DICK, *dessins de Denis Deprez*.

Chez d'autres éditeurs

ROMAN-CITÉ *dans* PROMENADE À LA VILLETTE, *Cité des Sciences/Somogy*.

CARNAC OU LE PRINCE DES LIGNES, illustrations de Nathalie Novi, *Seuil*.

LES CORPS INFINIS, peintures de Pierre-Marie Brisson, *Actes Sud*.

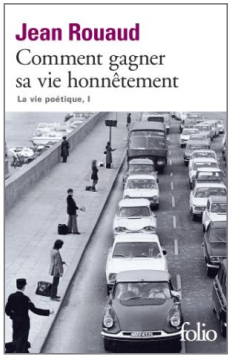
LA BELLE AU LÉZARD DANS SON CADRE DORÉ, illustrations de Yan Nascimbene, *Albin Michel Jeunesse*.

SAGE PASSAGE À TANGER, aquarelles de Jean Leccia, *Domens*.

LA FUITE EN CHINE, *Les Impressions Nouvelles*, 2006.

SOUVENIRS DE MON ONCLE, *Éditions Naïve*, 2009.

ÉVANGILE SELON MOI, *Éditions Les Busclats*, 2010.



Comment gagner sa vie honnêtement
Jean Rouaud

Cette édition électronique du livre
Comment gagner sa vie honnêtement de Jean Rouaud
a été réalisée le 24 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070448432 - Numéro d'édition : 243231).
Code Sodis : N52807 - ISBN : 9782072471919
Numéro d'édition : 243233.

Extrait de la publication